

« C'est le chef qui fait l'Orchestre »

nous dit Pierre Monteux

Un hasard favorable nous fit rencontrer le grand chef d'orchestre lors du premier des concerts donnés par l'Orchestre Philharmonique de Berlin. Une foule dense, fiévreuse, sous l'impression directe encore de la magnifique audition qui venait de lui être offerte, se hâtait vers les portes lorsque M. Monteux surgit à nos côtés; sans nous laisser le temps de le saluer, il nous lança joyeusement à brûle-pourpoint : « Eh bien ! que pensez-vous de mon orchestre ?... »

— Votre orchestre ?...

Notre surprise dura peu ; comment aurions-nous pu oublier que M. Monteux fut récemment invité à Berlin à conduire un concert de la Philharmonique ?

Le fait est d'importance, aussi l'occasion nous parut-elle bonne pour demander au réputé chef d'orchestre ses impressions sur la célèbre phalange et sur l'accueil que lui réserva le public berlinois. L'heure tardive, cependant, ne permettait guère l'interview escompté, le ciel se zébrait d'éclairs menaçants, le tonnerre, au loin, commençait l'assourdissant et redoutable concert de ces célestes timbales ; force nous fut donc de remettre l'entretien à plus tard.

Le surlendemain, M. Monteux nous reçoit avec cette affabilité, cette bonne grâce qui lui sont coutumières. Nous le sentons heureux de converser sur un sujet qui lui est cher...

— Ma joie est grande d'avoir été convié à diriger la Philharmonique de Berlin. C'est un ensemble d'une qualité exceptionnelle...

— Nous voudrions justement vous demander quel élément lui assure, à votre avis, cette grande valeur. Le talent des musiciens qui la composent est-il supérieur à celui des symphonistes de nos orchestres ?

— Non, la différence de classe ne peut résider en ceci. Si, tous sont, évidemment, des instrumentistes d'élite, ils ne témoignent d'aucune virtuosité particulière. Les pupitres de cuivre sont excellents, les cors, surtout, sont parmi les meilleurs éléments

de l'orchestre. Les bois sont encore inférieurs à ceux de nos grandes Associations. Par contre, le quatuor est absolument remarquable et le pupitre des contrebasses est tout à fait supérieur.

— L'ensemble alors, l'opiniâtreté du travail préparatoire ?...

— Pour une part. L'effort est accompli par tous avec le même dévouement, avec le même désir de servir dignement un Art qui leur est cher.

— Et pour une autre part ?

— Ce qui assure surtout à la Philharmonique de Berlin sa belle réputation, c'est la haute valeur de son chef actuel, M. Fürtwaengler et de ses prédécesseurs, Nikisch notamment. Je tiens à insister sur ce point dont on ne comprend pas toujours assez l'importance : c'est le chef qui fait l'orchestre.

— Nous n'en voulons pour preuve que la valeur, sans cesse croissante, de l'Orchestre Symphonique de Paris...

Mais M. Monteux se dérobe d'un geste de protestation. Nous nous hâtons donc de reprendre le fil de notre entretien.

— Quel accueil vous réserva le public allemand ?

— Oh ! Il fut extrêmement courtois et aimable. Je suis infiniment reconnaissant envers les auditeurs et les artistes même de l'orchestre qui ne me ménagèrent pas leurs marques de sympathie.

M. Monteux est modeste et nous sentons qu'il nous sera difficile d'en connaître davantage par lui-même. Fort heureusement la presse allemande s'est faite l'écho du succès triomphal remporté à Berlin par notre grand chef : déliantes ovations d'un public enthousiasmé, acclamations de l'orchestre à chacune des répétitions...

— ...au concert aussi, sans doute ?...

— Non, il ne doit pas être dans les usages locaux que l'orchestre applaudisse son chef lors du concert. Seuls quelques discrets : « Bravo, maestro ! » se firent entendre sur mon passage quand je quittai l'estrade. Il n'en fut pas de même à Vienne où j'eus l'occasion de diriger et où l'orchestre joignit ses applaudissements à ceux du public.

— Votre programme comportait plusieurs œuvres françaises...

— En effet. J'y avais épinglé l'*Apprenti Sorcier* et l'*Après-midi d'un faune*. Ces œuvres sont connues et estimées là-bas. Il n'en va pas de même de la *Symphonie* de Franck qui n'est pas au répertoire de l'Orchestre Philharmonique. Les musiciens l'ont pourtant exécutée voici cinq ou six ans sous la direction de leur chef actuel mais ne la connaissent pas... ou plus elle ne paraissent que peu la goûter.

— Nous parlez-vous encore de votre séjour à Berlin ?

— Oh ! l'emploi de mon temps fut bien simple ! Je n'ai guère effectué qu'un perpétuel aller et retour entre mon hôtel et la salle du concert ! L'unique sortie que j'eus le loisir de me permettre fut pour me rendre à un déjeuner organisé à l'Ambassade de France et auquel assistaient de nombreuses personnalités artistiques dont M. Fürtwaengler.

— Une dernière question... Est-il exact que vous deviez retourner à Berlin pour diriger la Philharmonique ?

— En principe, oui ; j'y suis invité pour le mois d'octobre. Je compte alors faire exécuter encore de la musique française, mais j'ai le vif désir de montrer, sur les bords de la Sprée, comment nous comprenons, en France, les compositeurs allemands. Mon choix se portera fort probablement, sur une *Symphonie* de Brahms.

Nanti d'aussi précieux souvenirs et projets, nous ne saurions insister et prenons congé de M. Monteux qui, peut-être, s'apprête à regagner la calme retraite de Seigne-et-Oise où il se repose d'une saison particulièrement brillante... en préparant, sans doute, la prochaine.

Ce que la modestie de M. Pierre Monteux a empêché de souligner, nous tenons — dût cette modestie en souffrir — à l'exprimer ici. Notre grand Kapellmeister l'est, en effet, le premier chef français qui ait été invité à conduire la célèbre phalange allemande depuis la fondation de celle-ci et nullement, d'ailleurs, comme on le chuchote faussement, pour remplacer Bruno Walter.

Félicitons-nous donc de le voir remonter bientôt à son pupitre directorial et représenter ainsi en Allemagne l'Art de notre pays. Nous ne pourrions avoir de meilleur ambassadeur.

PHILIPPE LOUAGE.